

Le Club de Mediapart

Participez au débat



Cédric Lépine

Abonné·e de Mediapart

BILLET DE BLOG 26 OCTOBRE 2025

Cinemed 2025 : entretien avec les réalisatrices et le producteur de "Little Syria"

En compétition long métrage documentaire de la 47e édition de Cinemed, festival du cinéma méditerranéen de Montpellier, "Little Syria" de Madalina Rosca et Reem Karssli fait ici l'objet d'un entretien avec ses réalisatrices et son producteur Paul Arne Wagner.

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.



De gauche à droite Madalina Rosca, Paul Arne Wagner et Reem Karssli
© DR

Cédric Lépine : Par rapport aux autres films que vous avez réalisés, comment s'est imposée la réalisation de ce film?

Madalina Rosca : L'un de mes premiers documentaires à l'école de cinéma, il y a de nombreuses années, portait sur la vie des petits canards dans un étang britannique. Je pensais vraiment que je travaillerais sur des sujets plus légers et joyeux, des films qui m'apporteraient de la joie ou feraient rire les gens. Quand je regarde les sujets sur lesquels j'ai travaillé, des effets de l'extraction d'uranium sur les mineurs à *Little Syria* aujourd'hui, j'ai l'impression que ce n'est pas moi qui les ai choisis. J'ai le sentiment qu'ils sont simplement tombés sur moi.

En ce moment, je travaille sur une série de documentaires écologiques pour enfants, en accompagnement d'un concert d'une chorale. Je me suis dit que ce serait enfin l'occasion de faire une pause dans cette affaire difficile, de profiter du médium documentaire tout en créant quelque chose de beau. J'ai même acheté un nouveau macro-équipement pour pouvoir documenter la vie fascinante des insectes. Nous avons tourné au Cap-Vert. Cependant, au cours du processus, j'ai compris ce que signifiait la disparition d'environ 75 % de la population d'insectes en seulement quelques décennies. Les sujets simples et joyeux ne sont tout simplement plus là. Du moins, pas si vous ouvrez vraiment les yeux.

Mais comme dans la vie même, le documentaire laisse beaucoup de place à la joie, au rire et à l'espoir. Même dans un film aussi chargé de souffrance que *Little Syria*, il y a de la place pour la joie. Et nous voulons que les spectateurs rient. Nous avons assisté à de nombreuses projections et, malgré le sujet difficile, le public rit. Il rit là où nous voulons qu'il rit, je veux dire. En France, nous avons eu un public particulièrement réceptif.

Il y a de la place pour la joie pour les personnes dans le film, pour nous, les cinéastes, et pour les spectateurs. J'essaie de ne pas oublier la beauté et les choses que j'aime, en tant que réalisatrice de documentaires et que spectatrice de documentaires.

Reem Karssli : Lorsque nous avons réalisé *Every Day, Every Day*, j'étais à Damas. Je travaillais avec une connexion Internet très instable et extrêmement lente. Souvent, je n'avais pas Internet, ni même d'électricité. À un moment donné, mon appartement a été perquisitionné par les services secrets syriens et je vivais dans la perspective d'être arrêtée à tout moment. À l'époque, faire des films en Syrie signifiait soit la censure, soit la menace constante de la terreur. Quand je repense au processus de réalisation de *Little Syria*, depuis la sécurité de mon domicile en Allemagne, avec mon chien qui dort à mes côtés, ou depuis notre studio portugais, où j'ai pleinement accès à l'information et à la liberté d'expression, la différence est énorme. J'ai pu travailler en toute sérénité. Et je pense que cela se reflète dans le résultat.

Cédric Lépine : Comment s'est mise en place la collaboration à la réalisation entre vous sur ce film?

Madalina Rosca : J'ai reçu un travail où je devais former de jeunes Syriens à la réalisation de documentaires professionnels. C'était à l'automne 2012. Nous regardions l'Égypte et la Tunisie et nous étions pleins d'espoir (enfin, du moins depuis notre confortable Europe) que la chute du régime d'Assad en Syrie suivrait rapidement. Le cinéma en général n'était pas une forme d'art appréciée par le régime d'Assad, et le documentaire ne faisait évidemment pas exception. Plutôt que des cinéastes expérimentés, les Syriens qui participaient au programme où j'enseignais étaient des militants, des journalistes et des artistes aux profils variés, qui voulaient documenter leur révolution.

Au cours de l'année suivante, nous nous sommes réunis en secret, moi-même et d'autres formateurs d'un côté, et les stagiaires syriens de l'autre. Nous voulions faire connaître autant d'histoires que possible sur la vie des Syriens. La situation est allée de mal en pis, puis est même devenue catastrophique. Nous avons tout de même réussi à sortir *Every Day, Every Day* de Reem. Ce court métrage documentaire sur la vie d'une famille syrienne a été présenté en avant-première à Leipzig, a remporté des prix, a fait le tour du monde, a informé les gens et, je l'espère, a touché certains coeurs. Reem elle-même, avec beaucoup de courage et grâce à son apparence discrète, a fait passer clandestinement une tonne d'images à la frontière, les siennes et celles de certains de ses collègues.

Nous, qui venons d'Europe ou d'ailleurs, nous devons imaginer ou nous souvenir de ce qu'était la guerre en Syrie à l'époque, de ce que signifie la guerre en général, et nous devons nous rappeler que lorsque des documentaires sont réalisés dans des zones de conflit, cela implique souvent de travailler avec peu d'électricité et un accès limité à Internet, dans la crainte constante pour sa vie et celle de ses proches.

À l'époque, nous essayions donc de produire dans l'urgence, espérant contre toute espérance que la communauté internationale ferait quelque chose pour les Syriens avant qu'il ne soit trop tard. De nombreux films majeurs ont été

réalisés par des Syriens, sur les Syriens et à propos des Syriens. À l'autre bout du monde, Obama nous a assuré que toute utilisation d'armes chimiques en Syrie constituerait une « ligne rouge ». Il n'a pas tenu sa promesse, la ligne rouge a été franchie une fois, puis une deuxième fois, puis presque de manière quotidienne. La révolution syrienne, qui s'est transformée en une guerre génocidaire menée par un gouvernement contre son peuple, est devenue l'une des tragédies les plus horribles de notre époque, et peut-être l'un de nos plus grands échecs.

Pour revenir à votre question, c'est avec la révolution syrienne que *Little Syria* a commencé. Et à partir de là, nous avons continué à filmer, à monter et à attendre la fin.



Little Syria de Madalina Rosca et Reem Karssli © DR

Cédric Lépine : Quelles étaient vos intentions initiales en débutant cette réalisation?

Paul Arne Wagner : Notre objectif en réalisant *Little Syria* a toujours été de rendre visible la lutte des Syriens pour établir la vérité. Et même si presque tout a changé pendant le tournage du film, ce principe fondamental n'a jamais changé. L'impact souhaité, si vous voulez, est déjà implicite dans cet objectif : il s'agit de se souvenir des faits et de rendre hommage à ceux qui ont été torturés, tués et assassinés et qui ne sont plus là pour raconter eux-mêmes leur histoire.

Cédric Lépine : Est-ce que le titre lui-même est l'expression même d'une représentation de la diaspora syrienne qui continue au-delà des frontières à construire un pays plus juste?

Madalina Rosca : Totalement.

Reem Karssli : Le traumatisme n'est pas derrière nous, le peuple syrien, que ce soit en Syrie ou dans la diaspora. Les Syriens ne sont pas post-traumatiques ; ils sont encore profondément marqués par le traumatisme. Il n'y a pas de solution miracle pour surmonter ce que nous avons vécu, cela pourrait prendre plusieurs vies. Et pas seulement pour ceux qui l'ont vécu, mais aussi pour ceux qui les accompagnaient.

L'ampleur de la cruauté révélée tout au long de la réalisation de *Little Syria* a été choquante pour nous trois, pour Madalina et Paul également, pas seulement pour moi. À chaque interview, à chaque étape de la recherche, à chaque

personne que nous avons rencontrée, nous avons été exposés à de nouvelles couches d'horreur. Plus nous allions en profondeur, plus nous comprenions à quel point la violence était systématique et brutalement inhumaine. Prenez les dossiers César, par exemple, des milliers de photographies documentant la torture et la mort, preuves des crimes commis par le régime syrien contre son peuple. Ce ne sont pas seulement des statistiques ou des chiffres, nous avons passé des heures et des jours à regarder de vraies photographies de vrais êtres humains qui ont été torturés à mort. Le régime syrien a lui-même documenté ces crimes, dans le contexte de sa bureaucratie. La réalisation de ce film m'a aidé à me connecter à la réalité à un tout autre niveau, et c'est ma petite contribution à la "Petite Syrie". J'espère qu'elle apportera sa contribution, même si ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan.

Cédric Lépine : Comment s'est construit le film: au fil des actualités en Syrie ou bien davantage du quotidien des personnes que vous filmez?

Madalina Rosca : Nous voulions raconter une histoire très complexe, compliquée et douloureuse, mais en même temps, nous voulions la rendre compréhensible pour un public très hétérogène et international. Au moment où nous avons réalisé le film, je rédigeais une thèse de doctorat à l'université LMU de Munich sur les documentaires consacrés aux révoltes dans le monde, tandis que Reem écrivait un master à l'université de Babelsberg. Je pense que cela a joué un rôle dans l'élaboration du projet.

Mais nous voulions que l'histoire soit comprise et ressentie, ce qui nous a amenés à nous concentrer sur trois personnes et à laisser le monde se dévoiler à travers leurs yeux, sous la forme d'un journal intime. Et je pense qu'au final, cela fonctionne, car nous avons projeté *Little Syria* en Europe, mais aussi à Zanzibar, en Argentine et au Chili, et il sera diffusé au Bangladesh. Les gens semblent vraiment comprendre l'histoire et s'y connecter.

Cédric Lépine : Quelle perception avez-vous des politiques en Allemagne et en Europe de l'accueil de réfugiés et de la dénonciation des crimes en Syrie?

Paul Arne Wagner : Il n'y a pas de politique cohérente. En Allemagne, en 2015 et dans les années qui ont suivi, la politique consistait à faire de nécessité vertu et à accueillir un grand nombre de réfugiés, principalement syriens, mais pas uniquement. Cependant, le célèbre « Nous pouvons le faire » de la chancelière Angela Merkel n'a pas été suivi d'un ensemble de politiques fonctionnelles et de mesures concrètes, il n'y avait aucune idée politique sur la manière de faire les choses.

Depuis cette période, beaucoup de choses ont changé. Bon nombre des réfugiés arrivés il y a dix ans se sont installés en Allemagne et nombreux sont ceux qui ont aujourd'hui la nationalité allemande. Cependant, le discours politique s'est détérioré et a complètement changé. Le « Nous pouvons le faire » d'autrefois a été remplacé dans le discours de l'actuel chancelier Friedrich Merz par des insultes racistes à peine voilées, insinuant que certaines personnes n'ont pas leur place dans le « paysage urbain » allemand et qu'elles devront bientôt partir. Ce discours est douloureusement proche des appels à la réémigration forcée qui étaient autrefois une position extrémiste à la marge du mouvement dit identitaire. La banalisation d'un discours aussi déshumanisant en seulement quelques années devrait nous effrayer tous.

En ce qui concerne la condamnation des crimes contre l'humanité, l'attention de l'Europe ne cesse de changer. D'une politique étrangère clairement axée sur l'humanitaire et le respect des règles, du moins dans ses formulations, nous sommes passés à une politique qui semble avoir pour seul objectif de limiter les chiffres. Un gouvernement syrien doté d'un minimum de légitimité qui permettrait aux ministres européens de l'Intérieur de renvoyer les Syriens est le rêve humide des politiciens, non seulement d'extrême droite, mais aussi de ce que nous appelions autrefois le centre gauche. Que ce gouvernement syrien soit dirigé par un président autoproclamé, un ancien djihadiste lui-même accusé de crimes contre l'humanité, eh bien, personne en Europe ne semble vraiment s'en soucier. C'est bien évidemment la recette pour un désastre encore plus grand.

Cédric Lépine : Qu'attendez-vous de la diffusion du film?

Madalina Rosca : Le parcours à travers les festivals se passe très bien, et pour l'instant, nous faisons tout nous-mêmes, en interne, avec notre ONG Make a Point.

Après cette tournée des festivals, et après avoir remporté le prix « Giovanni Lo Porto » au We World Human Rights Film Festival, nous pouvons déjà voir que nous allons avoir une distribution en salles.

Tout cela est formidable et important, mais ce n'est pas une fin en soi. Le public des festivals et les spectateurs de cinéma sont merveilleux et gratifiants, mais en même temps, c'est prêcher des convertis. Nous voulons toucher un public plus large. Et pour cela, le streaming en tant que tel, même auprès d'un large public, ne suffirait pas. Notre objectif est d'intégrer des plateformes et des programmes qui rendraient *Little Syria* accessible, par exemple, aux universités et autres établissements d'enseignement du monde entier.

Cédric Lépine : Quel est l'intérêt d'un film par rapport à d'autres médias de communication diffusés sur Internet?

Paul Arne Wagner : Je pense qu'il y a des avantages et des inconvénients. L'avantage des vidéos courtes, par exemple pour TikTok, est évidemment qu'elles permettent de produire rapidement du contenu qui cible spécifiquement un public ou un autre. Les formats Internet, y compris YouTube, sont parfaitement adaptés aux sujets d'actualité, aux événements du moment, aux dernières nouvelles et à tout ce qui a de bonnes chances de capter l'attention du public dans le laps de temps court que ces formats cultivent.

Pour raconter une histoire complexe et parfois difficile, comme celle que nous racontons avec *Little Syria*, il faut un autre cadre. Un film n'est pas quelque chose que l'on peut regarder en passant, sur le chemin du travail, avec des écouteurs dans le métro. Pour regarder un documentaire, le cadre idéal est plus proche de celui que l'on imagine pour lire un livre. Regarder un film de 90 minutes est un processus conscient. Vous décidez de regarder un documentaire sur un sujet donné, n'est-ce pas ? Vous vous y préparez, cela ne vous tombe pas dessus par hasard, parce que votre smartphone vous l'a suggéré. Bien sûr, vous pouvez le faire depuis votre canapé, cela ne doit pas nécessairement se passer dans une salle de cinéma, mais vous ne passez pas en revue des clips au hasard pour trouver par surprise un documentaire qui en vaut la peine. Ce serait formidable, bien sûr, mais ce ne sont pas les algorithmes que les techniciens de la Silicon Valley ont créés pour nous.

Cédric Lépine : Quels soutiens avez-vous pu trouver afin de réaliser et produire ce film?

Madalina Rosca : Nous avons rencontré une terrible hostilité de la part des financeurs. Des voix s'élèvent pour dire qu'il n'y a pas assez de fonds pour la réalisation de documentaires. Je pense qu'il y en a beaucoup, mais que les gens sont simplement cupides. Il existe de nombreux fonds provenant des contribuables (au niveau de l'UE, des États membres, des chaînes de télévision publiques, etc.). Ce n'est pas que notre film ne présentait pas d'intérêt pour ces fonds, bien au contraire. Mais nous avons réalisé que l'argent ne serait pas utilisé pour les besoins de la production. L'argent que nous avions obtenu passait de poche en poche et finissait dans les coffres de producteurs « établis ». Nous avons été choqués de découvrir de première main l'omerta qui règne dans l'industrie cinématographique allemande, que nous préférions appeler l'industrie de l'accaparement des fonds.

Nous avons donc décidé de conserver les droits sur le film, renonçant aux fonds publics déjà accordés qui ne profitait en rien au film. Ce fut une bataille juridique difficile pour nous dégager des quelques contrats que nous avions signés et nous assurer que nous étions en toute sécurité. Au générique du film, vous pouvez voir que nous avons plus d'avocats que de caméramans.

Mais je ne dirais pas que nous n'avons pas eu de soutien. Nous avons bénéficié d'un soutien non institutionnel gigantesque de la part des personnes qui croyaient en nous et en *Little Syria*. Nous avons réalisé le film sans compromettre la qualité et les valeurs, et le générique est plein de professionnels et d'artistes de tous les départements,

principalement roumains, mais pas seulement, qui ont travaillé, parfois bénévolement, pour porter cette histoire à l'écran.

Cédric Lépine : En octobre 2025, est-ce que vos intentions ont changé par rapport au début de la réalisation du film?

Madalina Rosca : Je suis Roumaine, et l'un de mes premiers souvenirs marquants est la chute du régime de Ceausescu. Je me souviens parfaitement avoir regardé les révolutionnaires depuis notre balcon, avec ma mère et ma grand-mère à mes côtés, stupéfaites. Les régimes finissent souvent par tomber. J'ai donc toujours dit que le régime d'Assad allait tomber.

Reem Karssli : Et j'ai toujours dit que cela ne pouvait pas arriver. Mais c'était en quelque sorte la fin que nous attendions tous. Cependant, il était également clair pour nous que nous n'allions pas mettre la chute d'Assad à la fin. L'avenir est incertain et un vide du pouvoir ne signifie pas que la liberté est arrivée ou que justice a été faite.

Madalina Rosca : Et, encore une fois, en tant que Roumaine, je peux dire que les régimes familiaux ne changent pas du jour au lendemain. 35 ans après la révolution roumaine, les fils et les filles des plus hauts cadres du régime sont toujours au pouvoir, à bien des aspects, dans le pays. Il faut du temps pour que des changements significatifs se produisent, parfois même 500 ans, comme le disaient les Zapatistes au Mexique...

Reem Karssli : C'est pourquoi la chute d'Assad arrive à la fin, mais ce n'est pas vraiment la fin.

Madalina Rosca : La fin est ouverte, et il y a de l'espoir.



Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.